

# Yves Montand

## Le rebelle au grand coeur

Patrick Schupp

Numéro 130, août 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schupp, P. (1987). Yves Montand : le rebelle au grand coeur. *Séquences*, (130), 58–59.

# YVES MONTAND

## Le rebelle au grand coeur



**Les Portes de la nuit**  
(1946)



**Le Salaire de la peur**  
(1952)



**Marguerite de la nuit**  
(1955)



**La Guerre est finie**  
(1966)



**L'Aveu** (1969)

Minuit. Je viens de visionner pour la troisième fois le spectacle de Montand à l'Olympia, celui de 1984, qu'il avait présenté au Théâtre Saint-Denis... en anglais, ce qui avait, à juste titre, enragé les Montréalais! Dieu! Quel acteur, quelle intelligence, quelle finesse! Lui, dont Jean-Paul Rappeneau (avec lequel Montand a fait *Le Sauvage* en 1975 avec Catherine Deneuve) disait: « Ce qui me frappe chez cet homme, qui a été le plus mauvais acteur français, c'est qu'il est devenu le meilleur. Moi, j'ai tendance à dire, vraiment le meilleur. Vous imaginez ce que cela veut dire comme travail, comme acharnement, comme labeur, comme volonté, comme effort... ». Et Raymond Rouleau, qui s'y connaissait en fait d'acteurs et d'interprétation, puisqu'il a dominé la scène française pendant plus de trente ans, avec ses interprétations et ses mises en scène, tant à l'opéra qu'au théâtre: « Il sortait de la chanson, et ce n'était qu'un bon acteur de cinéma, sans plus... Il a continué son travail de termites pour devenir le meilleur et il est devenu — j'insiste sur devenu — au fil des films, un homme qui peut tout faire, du plus grand tragique au plus cocasse, comique ou ironique... Rien n'est plus difficile que d'être soi-même dans un rôle fait à vos mesures... ». Paroles d'une importance considérable qui, une fois de plus, et avec quel impact, se sont vérifiées avec le dyptique de Claude Berri, *Jean de Florette* et *Manon des Sources*.

Yves Montand a plus de quarante ans de carrière, une quantité à peu près égale de films, avec des réalisateurs et des comédiens et comédiennes internationaux et a patiemment tissé la trame de ses jours et de sa carrière en tournant le dos au temps, et en relevant, encore et toujours, le défi constant que la vie n'a jamais cessé de lui proposer... en naissant, dans un petit village d'Italie fasciste qui l'oblige à s'expatrier avec sa famille. Il aboutit à Marseille (il s'appelle à cette époque Ivo Livi) et connaît la misère. Ce qui compte, c'est de manger, mais si les vêtements sont rapiécés dans la famille Livi, les coeurs sont chauds et sincères. À onze ans, on l'envoie à l'usine. À seize ans, il travaille dans le salon de coiffure de sa soeur et il sort, va au ciné le samedi soir avec les gamins de son âge: le jazz, Fred Astaire, les claquettes, les films de cow-boy, les policiers... il ne rate rien, pas même Maurice Chevalier et Charles Trenet qui viennent chanter à Marseille. C'est le choc et il commence par imiter... Donald Duck! Et puis il chantonne, maladroitement, mais avec suffisamment de talent pour que Berlingot, l'organisateur des soirées de l'Alcazar, le grand théâtre de Marseille, le remarque et lui donne sa première chance: un cachet de 50 francs permettra à Ivo, ébloui, de s'acheter des cigarettes pour un an... Il change de nom, devient Yves Montand et... et c'est la guerre. Désillusion et travail de forçat aux Chantiers de la Méditerranée. Six mois plus tard, licencié, il décide de tenter sa chance dans la chanson. Il se donne un an pour réussir, monte à Paris et se voit offrir de passer en vedette américaine dans le spectacle de la grande vedette du moment, autre enfant de la balle et de la misère: Édith Piaf. Pourtant, le verdict est cruel: « Ce que vous avez de bien? La sincérité, la voix, un physique... Pour le reste (grimace explicite)...! » Le défi relevé apporte un dividende inattendu: le succès, évidemment, et aussi son premier grand amour, celui qu'il va vivre avec Piaf qui, si elle exige beaucoup, en retour donne tout, sans compter, pendant trois ans. En lui apprenant les gestes de l'amour, elle façonne le chanteur. Ils sont semblables, ont la même origine humble, la même voix non travaillée qui sort des tripes, la même attitude fonceuse devant la vie. Et, un jour, un monsieur très bien qui l'a entendu chanter lui propose un rôle dans le film qu'il prépare: c'est Marcel Carné et *Les Portes de la nuit*... Si le film est un échec, la chance lui vient en aide:

en chantant pour le mariage de Rita Hayworth et d'Ali Khan, il rencontre une belle fille blonde qui le regarde en silence et avec admiration: Simone Signoret, née Kaminker à Dusseldorf, deviendra la femme de sa vie, une fois pour toutes.

Désormais, sa carrière oscillera entre la chanson et le cinéma, l'une se valorisant par l'autre. Et comme tout ce qu'il fait, il le fait à fond, il reprend à son compte la devise de Scott Fitzgerald: « On devrait pouvoir comprendre que les choses sont sans espoir, et cependant être décidé à vouloir les changer ». Ce qu'il veut changer, lui, l'enfant de la misère, ce sont les conditions de vie. Alors Simone et lui, en complet accord, signent l'Appel de Stockholm lancé par le Conseil mondial de la paix, contre la bombe atomique, la chasse aux sorcières du sénateur Mac Carthy, l'inégalité des salaires, la guerre absurde et meurtrière, la bourgeoisie intolérante, la stupidité des dirigeants... Ils sont accusés de communisme, d'instruments du Parti, d'engagement politique... que sais-je! Mais non, ce n'est qu'un défi, comme tous les autres! Il dit ce à quoi il croit, et le prouve, ce qui dérange bien des gens! Et dans ses films aussi, il s'engage: « Je comprends mal un acteur, déclare-t-il un jour dans une interview, qui reste indifférent à ce qui se passe dans son pays ou à travers le monde. Mon engagement dans le cinéma essaie d'être celui d'un homme qui vit au vingtième siècle, dans une société donnée. Mais je ne pourrais pas tourner que des films politiques: ce serait aller à l'encontre de notre rôle de comédien, qui est de tout essayer, même si on se trompe ». En deux lignes, voici Montand de plus près, face à une vérité dont il n'a jamais cessé de donner des preuves éclatantes.

Avant tout, il est lucide, et sa femme de trente ans, Simone, pouvait écrire dans son merveilleux « La nostalgie n'est plus ce qu'elle était »: « Nous avons le même âge, Montand et moi. S'il a vécu mon vieillissement à mes côtés, moi, j'ai vécu son mûrissement à ses côtés ». Lucides, toujours, comme leurs rôles à la scène ou à l'écran, ancrés solidement dans la réalité, et donnant à leurs personnages la densité et le relief nécessaires à leur authenticité, Montand, surtout, puisque c'est de lui qu'il s'agit, même au début de sa carrière, au moment où il était « mauvais »! Je me souviens fort bien de lui dans *Souvenirs perdus* (Christian-Jaque, 1950), où le « chanteur des rues » avoue son amour à la jeune veuve, ou surtout dans l'étonnant *Salair de la peur* (Henri-Georges Clouzot, 1952), qui lui donne son premier rôle. Il était bien, et un visionnement récent ne fait que confirmer ce jugement. Puis le diable qu'il incarne dans *Marguerite de la nuit*

**Les Sorcières de Salem** (1957)





(Claude Autant-Lara, 1955), aux côtés de Michèle Morgan (belle mais médiocre), puis les *Sorcières de Salem* que Raymond Rouleau tira de son extraordinaire mise en scène du Théâtre Sarah-Bernhardt (le film, à mon avis, ne rend pas justice à l'interprétation fabuleuse du couple Montand-Signoret qui, à l'époque, avait défrayé la chronique) et enfin la performance du personnage de Matteo dans *La Loi* (Jules Dassin, 1958), qui préfigure ses grands rôles dans les films policiers subséquents de Melville (*Le Cercle rouge*, 1970) ou *Police Python 357* (Alain Corneau, 1975), qui ne font que confirmer un talent et surtout une autorité qui s'exerce à tous les niveaux, dans le drame et le suspense autant que dans la comédie. Car *La Folie des grandeurs* (Gérard Oury, 1971), *Le Diable par la queue* (Philippe de Broca, 1968) ou certains de ses films américains (*Let's Make Love*, Georges Cukor, 1960), *On a Clear Day You Can See Forever* (Vincente Minnelli, 1968) ou *My Geisha* (Jack Cardiff, 1961) témoignent suffisamment de son talent dans ce domaine. Pourquoi? Il le dit lui-même: « Ce qui nous pousse à être comédien, c'est probablement au départ l'amour que l'on se porte à soi-même, mais la vraie raison, c'est la joie, l'angoisse et le plaisir de continuer à jouer aux gendarmes et aux voleurs, de jouer avec la même sincérité que celle avec laquelle les enfants jouent, mais sans être dupe... ». Et comme chanteur, il ménage dans ses tours de chant la place de l'humour, de la tendresse et de l'amour, il devient léger, fin, spirituel, chaleureux et romantique pour les besoins de la

cause, sans difficultés, sans heurts, sans complications, face à des partenaires prestigieuses: Marilyn Monroe, Shirley MacLaine, Catherine Deneuve, Barbra Streisand (elle dit à qui veut l'entendre que le seul qui ait réussi à « tenir » l'écran à égalité avec elle, c'est Montand. Faut le faire!) ou Ingrid Bergman...

Acteur complet, chanteur émérite, Montand n'a probablement pas fini de nous étonner, et les films de Claude Berri que je citais plus haut sont probablement les garants de rôles à venir d'une complexité et d'une profondeur qu'il tient en réserve comme arme suprême. Simone l'a quitté et, seul désormais, son ultime défi consiste à essayer de vivre et, probablement, de mourir comme il a vécu, tenant le défi à bout de bras, toujours vainqueur en fin de course, malgré les handicaps, les incertitudes, les critiques et les difficultés. Mais n'est-ce pas ce qu'il a toujours fait? Et lorsqu'il dit, à propos de *L'Aveu* (Costa-Gavras, 1969): « on arrive à oublier, pendant la projection, l'interprétation pour ne voir que la machinerie qui écrase un être humain, et que c'est le plus beau compliment qu'on puisse lui faire », c'est la vérité essentielle de son être et de son métier que Montand nous livre à nu. Y a-t-il beaucoup de comédiens qui soient allés aussi loin?

Patrick Schupp



Vincent, François, Paul et les autres (1973)



I comme Icare (1979)

Manon des sources (1986)

